

Heinrich Heine, art et engagement / Alain Préaux. —  
Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 6  
(2000), pp. 127-153.

Bibliogr.

I. Poètes allemands — 18e siècle. II. Heine, Heinrich,  
1797-1856 — Oeuvres poétiques.

PER L1037 / FL76950P

# HEINRICH HEINE: ART ET ENGAGEMENT

Alain PRÉAUX

*École supérieure de Traduction et d'Interprétation  
Bruxelles, Belgique*

Peu d'écrivains allemands ont autant charmé ou au contraire irrité leurs compatriotes que ne le fit Heinrich Heine (1797-1856) tout au long de sa vie. Aussi, en dépit des protestations répétées d'éminentes personnalités allemandes depuis le décès du poète, aucune stèle ni statue ni monument ne furent érigés en son honneur dans sa ville natale de Düsseldorf, et cela pendant plus d'un siècle. Parmi les ennemis qu'il dut affronter de son vivant et qui continuèrent à le dénigrer longtemps après sa mort, il y a lieu de distinguer deux catégories: pour les uns, les républicains radicaux, par exemple, Heine n'est qu'un pur esthète, un jouisseur égoïste, incapable de s'engager véritablement dans un mouvement politique révolutionnaire; pour les autres, en revanche, il a prostitué ses dons indéniables de poète au service d'une cause politique détestable, en tournant sans cesse en dérision ce que la plupart des Allemands respectaient alors avec dévotion. C'est ainsi que son ancien compagnon d'armes, l'écrivain radical Ludwig Börne, tout comme lui en exil à Paris, déclarera au début de son dernier écrit, *Menzel der Franzosenfresser* (Menzel, le francophage) (1837) qu'il n'avait guère le loisir d'écrire, lui, Börne, des *Florentinische Nächte* (Nuits florentines) (1837), œuvre où Heine s'était laissé aller à suivre son imagination vagabonde. Inversement, nombreuses furent les critiques virulentes qui s'élevèrent à la parution de *Deutschland, ein Wintermärchen* (Allemagne, Conte d'hiver) (1844) où Heine avait entrepris de se moquer avec brio de ses compatriotes nationalistes et de leur culte d'un passé féodal. Bref, les différentes facettes que présente Heine ont dérouté plus d'un observateur attentif de son œuvre et de sa personnalité. Or, les contradictions apparentes qu'elles reflètent se

retrouvent étrangement dans l'attitude ambiguë affichée par le jeune Heine à l'égard du Goethe vieillissant. L'étude de la relation envers ce modèle où l'attraction alterne avec la répulsion permet la mise en évidence d'une bipolarisation régulière et profonde au sein de l'œuvre heinéenne, tiraillée entre l'art pour l'art et la littérature engagée.

\*

Les premiers poèmes de Heinrich Heine (1797-1856) s'inscrivent dans le cadre du romantisme allemand tardif et portent la trace des histoires de vampires, de revenants et de fantômes propres à l'univers d'un E.T.A. Hoffmann. Cependant, le jeune poète trouve assez rapidement un ton personnel et inimitable, où l'humour le dispute à l'émotion, quand il ne brise pas brutalement cette dernière. L'auteur du célèbre *Buch der Lieder* (Livre des Chants) qui, dès 1827, regroupe l'ensemble de sa productivité de jeunesse, marquée aussi bien par la musicalité que par la maîtrise de la métrique, ne cesse de s'affirmer au fil des ans comme un «rossignol allemand niché dans la perruque de monsieur de Voltaire», selon l'heureuse expression d'un critique français contemporain du poète. Nombreux sont alors ceux qui d'ores et déjà le considèrent comme le second poète d'Allemagne après Goethe.

Dès le 29 décembre 1821, Heine envoie son premier recueil de *Gedichte* (Poèmes), paru neuf jours auparavant. Il s'est très certainement senti obligé de lui en faire parvenir un exemplaire, car dans le cercle berlinois dont il fait partie et qui fréquente le salon d'une juive très cultivée, Rahel Levin, il est de bon ton de vénérer le prince des poètes allemands à l'instar d'un Dieu. Il accompagne son envoi de la lettre suivante:

*Je pourrais avoir cent raisons de faire parvenir mes poèmes à Votre Excellence. Je n'en citerai qu'une. Je vous aime. Je crois que c'est une raison suffisante. Mes poésies n'ont encore - je le sais - que peu de valeur; on ne pourrait trouver que çà et là certaines choses susceptibles de laisser entrevoir ce que je serais un jour capable de produire. Je me suis longtemps interrogé sur l'essence de la poésie. Les uns me disaient: 'Demande à Schlegel'. Les autres: 'Lis Gæthe'. C'est ce qu'honnêtement j'ai fait et si je deviens un jour quelqu'un de bien, je saurai à qui je le dois.*

*J'embrasse votre main sacrée qui m'a montré, à moi comme au peuple  
allemand, le chemin qui mène aux cieux et je demeure  
le serviteur dévoué de Votre Excellence,*

*H. Heine  
Candid. en Droit*

Le sentiment qu'éprouve Heine à l'égard de Goethe n'est cependant pas aussi univoque, peu s'en faut! Dans la deuxième de ses *Lettres de Berlin*, celle du 22 mars 1822, il écrit qu'il ne veut pas se «montrer injuste en ne mentionnant pas le culte dont fait ici l'objet le nom de Goethe, le poète allemand dont on parle ici le plus. Mais, franchement, l'attitude polie, policée et politique de notre Goethe n'y est-elle pas pour l'essentiel dans sa situation extérieure si brillante et dans l'affection que nourrissent à son égard les grands de notre monde? Loin de moi l'idée de voir un manque d'élévation dans notre vieil homme. Goethe est un grand homme, en habit de soie.» Il est vrai que le sage de Weimar avait le sens des convenances, voire de l'obséquiosité. Bettina von Arnim rapporte à ce sujet une anecdote révélatrice. Un beau jour de l'été 1812, Goethe et Beethoven se promenaient dans la petite ville thermale de Teplitz. Ils croisèrent l'archiduc Rodolphe et l'impératrice. Goethe s'écarta et se découvrit. Beethoven, en revanche, continua imperturbablement son chemin.

Quelques années plus tard, Heine entame la rédaction de ses *Reisebilder* (Tableaux de Voyage), un genre littéraire alors très en vogue, qu'il va renouveler en profondeur, tant du point de vue du fond que de la forme. Il s'y livre en effet sur le mode humoristique à une critique impressionniste de la société de son temps, où son adulation de Napoléon sert de contrepoids à sa haine des prêtres, des aristocrates et, de manière générale, du système de la Sainte-Alliance. Il traverse les montagnes du Harz et, comme son itinéraire passe par Weimar, il profite de l'occasion pour enfin rendre visite à Goethe. Le 1<sup>er</sup> octobre, il s'annonce au plus illustre des poètes allemands par le billet suivant:

*Votre Excellence,*

*Je vous prie de m'accorder le bonheur de paraître quelques minutes devant vous. Je ne veux aucunement vous importuner, mais simplement vous baiser la main, puis m'en aller. Mon nom est H. Heine, je suis rhénan, je demeure depuis peu à Göttingen et j'ai vécu il y a quelques années à Berlin, où j'ai fréquenté nombre de vos anciennes*

*connaissances et de vos adorateurs, et où j'ai appris à vous aimer chaque jour davantage. Je suis, moi aussi, un poète et je me suis permis, voici trois ans, de vous faire parvenir mes Poèmes ainsi que, il y a un an et demi, mes Tragédies accompagnées d'un intermède lyrique (Ratcliff et Almansor). Je suis par ailleurs souffrant et c'est pourquoi j'ai entrepris depuis trois semaines un voyage dans le Harz [tout comme le fit le jeune Gæthe en hiver]. Parvenu au sommet du Brocken, je me suis senti envahi du désir d'entreprendre le pèlerinage de Weimar afin d'honorer Gæthe. Me voici arrivé en pèlerin, au sens littéral du terme, les vêtements trempés par les intempéries. En espérant que vous exaucerez ma prière, je suis votre serviteur dévoué et passionné,*

*H. Heine*

Or, de cette visite, Heine ne soufflera mot, du moins dans un premier temps, ni dans le *Harzreise* ni dans les lettres qu'il adresse à ses proches, une fois revenu à Göttingen. N'aurait-il pas été reçu? Ou aurait-il abandonné son projet? Il aurait ainsi rejoint nombre de ses jeunes contemporains que Gœthe dérangeait, voire irritait.

En effet, le Gœthe vieillissant s'était peu à peu isolé d'un monde dont il ne partageait plus les développements. Ainsi, il n'éprouvait aucune sympathie envers les romantiques qu'il n'était pas loin de qualifier de malades. Seuls trouvaient grâce à ses yeux les talents qui obéissaient à ses propres règles esthétiques, fondées sur un classicisme inspiré des chefs-d'œuvre de la Grèce antique. Toutefois, ses épigones ne possédaient ni sa force créatrice ni son génie poétique. Qu'importe! Il aimait s'entourer de tels factotums... L'évolution de son esprit, de ses goûts, de sa personnalité l'avait poussé à préférer la médiocrité et à ignorer l'excellence. Des auteurs aussi originaux que Friedrich Hölderlin ou Heinrich von Kleist n'avaient trouvé auprès de lui que silence, indifférence, voire mépris. Il ne tint jamais qu'un seul écrivain pour son égal: Friedrich Schiller, de dix ans son cadet, et noua avec lui une amitié réelle dont une correspondance vibrante porte l'éternel témoignage. Au préalable, Schiller avait eu l'esprit - ou la diplomatie? - de souligner avec beaucoup de tact et de pertinence la différence fondamentale entre leurs natures respectives dans un bref essai intitulé *Über naive und sentimentale Dichtung* (Poésie naïve et poésie sentimentale). Bref, Schiller mis à part, la réflexion que Heine ne tarda pas à se faire n'est pas si erronée dans son ironie plutôt méchante: «Le

fait d'être distingué par Goethe équivalait à recevoir un diplôme de médiocrité.»

À vrai dire, le vieux Goethe était devenu un personnage officiel assez encombrant. Un sort épargné à Schiller, décédé en 1805 dans la force de l'âge, à 46 ans! Un certain Wedekind se fit l'écho de ce sentiment plutôt répandu lorsqu'il déclara à Heine, son compagnon d'études à Göttingen: «Je voudrais lui souhaiter d'être mort. Le monde aurait beaucoup perdu, mais sa gloire certainement pas.» Comme Heine contestait vivement cette opinion, Wedekind ajouta: «Prenez Schiller. Voilà quelqu'un qui décéda au bon moment. Il avait assez fait pour mériter l'immortalité et chacun regrette qu'il n'ait pu achever son *Demetrius*.» Heine observa le silence. Sans doute percevait-il déjà confusément que les ennemis de Goethe étaient en réalité les siens. Goethe et lui ne nourrissaient-ils pas le même souci de la perfection formelle en poésie? N'étaient-ils épris du même cosmopolitisme? Ne partageaient-ils pas le même amour pour la France et pour Napoléon? Ne se méfiaient-ils pas des mouvements romantiques, nationalistes et chauvins, incarnés dans les fameuses *Burschenschaften*? N'avaient-ils donc pas tout pour se plaire?

Mais le jeune Heinrich ne réussit pas à conquérir le vieux Wolfgang qui, à l'issue de leur entrevue, le 2 octobre 1824, se contenta d'écrire dans son *Journal*: «Heine, de Göttingen».

Pourquoi une telle froideur? Max, le cadet de Heine, croit détenir l'explication. Il rapporte que le jeune poète, interrogé par Goethe au sujet de ses occupations présentes, aurait déclaré composer un *Faust*. Même s'il est rigoureusement exact qu'à l'époque Heine nourrissait un tel projet, l'anecdote, pour savoureuse qu'elle soit, n'en demeure pas moins très suspecte: Heine avait tout d'abord trop de tact - malgré son goût irrésistible de l'ironie - pour heurter de la sorte un homme aussi éminent que Goethe, alors occupé à la rédaction - ou du moins à la préparation - du second *Faust*; ensuite, il faut se méfier des assertions de Max, souvent mystifié par son frère et porté lui-même à l'exagération, voire à l'invention.

Plus sérieux paraît le témoignage de Ludwig Spitta, un autre étudiant, un jeune poète que, par ailleurs, Heine appréciait: «Lorsqu'il entreprit

son voyage dans le Harz, il rendit aussi visite à Gœthe et, de retour à Göttingen, il ne cacha nullement son dépit à ses condisciples et dit que Son Excellence lui avait témoigné une froideur des plus inconvenantes.»

Quoi qu'il en soit, trois semaines plus tard, le 25 octobre, il ne dévoile encore rien à son ami intime, Moses Moser. Tout au plus avoue-t-il ceci: «Je suis passé par Weimar. Ils ont là de la bonne bière.» Et de clore pratiquement sa lettre sur un «J'ai été à Weimar; ils ont aussi de bons rôtis d'oise (...). La bière de Weimar est vraiment bonne; je t'en dirai davantage oralement.»

Il faudra attendre plus de six mois avant qu'il ne se décide à lever un coin du voile à l'adresse de son ami Rudolf Christiani, un gœthéen convaincu:

*L'aspect extérieur de Gœthe m'a effrayé au plus profond de mon âme: il avait le teint jaune et ressemblait à une momie; sa bouche édentée s'ouvrait et se refermait sans cesse, comme crispée par l'angoisse. Tout son être reflétait l'image de la décrépitude humaine. Fallait-il voir là une conséquence de sa récente maladie? Seul son œil restait clair et brillant. Cet œil représente la seule merveille que possède Weimar à l'heure actuelle. Je me sentis touché par la sollicitude des plus humaines que Gœthe montra à l'égard de ma santé. Wolf - Dieu ait son âme! [Il s'agit d'un ami de Heine, de passage à Weimar quelques mois auparavant et décédé peu après dans le sud de la France.] - a dû lui en toucher un mot. Nombreux étaient les traits où je reconnus le Gœthe qui porte au pinacle la vie, son embellissement, sa préservation et, surtout, son côté pratique. Alors seulement je compris vraiment le contraste entre cette nature et la mienne, rétive à tout ce qui est pratique, méprisant en réalité la vie et capable, par fierté, de sacrifier celle-ci à l'idée. Car c'est bien là ce qui me déchire: ma raison se trouve continuellement en lutte avec mon penchant inné à la rêverie. À présent, je comprends parfaitement pourquoi les écrits gœthéens m'ont toujours intimement rebuté, malgré la vénération que je leur voue du point de vue poétique et en dépit de mon accord total avec la philosophie de Gœthe. Me voici donc véritablement en guerre avec Gœthe et ses œuvres, tout comme ma philosophie de la vie se trouve en lutte avec mes penchants innés et mes sentiments secrets. Mais croyez-le bien, cher Christiani, ces guerres n'éclateront jamais au grand jour et je ne cesserai d'appartenir au corps franc gœthéen. Ce que j'écris sera toujours le fruit de la réflexion artistique et jamais celui de l'enthousiasme débridé.*

Il se perçoit donc comme un être profondément déchiré. Sa passion pour l'idée hégélienne et son romantisme inné l'empêchent d'imiter le modèle goethéen dont il admire - voire jalouse? - la grandeur, la sérénité olympienne. Cependant, il ne veut pas rompre ouvertement avec Goethe. Ses amis et protecteurs de Berlin ne le lui pardonneraient sans doute pas. Et puis, il écrit au très goethéen Christiani!

Il n'éprouve toutefois pas la hargne dont font preuve, dès ce temps-là, les détracteurs de Goethe, entre autres Wolfgang Menzel, le critique littéraire le plus influent de son temps, un homme à l'esprit libéral, qu'il avait déjà rencontré à Bonn. Auteur d'une célèbre étude littéraire, *Die deutsche Literatur*, parue chez Cotta en 1828, où il se livrait à une attaque en règle contre le despotisme de Goethe sur les lettres allemandes, Menzel définissait Goethe comme un talent, c'est-à-dire un virtuose dans l'art de la représentation (littéraire, plastique ou musicale), mais non comme un caractère ou un génie, puisant sa force créatrice dans une sensibilité toute personnelle, faite de religion, de morale, bref, d'un sentiment véritable: «Goethe a sacrifié à toutes les modes de son temps dont il a fait siennes toutes les contradictions. Il a toujours nagé dans le sens du courant, à la surface, tel un bouchon de liège (...). Bref, en bon acteur, il a interprété tous les rôles. À la différence du génie, qui ne peut se révéler que dans des créations neuves, le talent ne se distingue que dans la copie, dans la représentation artistique du Vrai.» Le raisonnement, habile, aboutit à discréditer le fameux *talent*: «Enfin, le talent a toujours besoin de reconnaissance extérieure: comme la détermination intérieure lui manque, il en va de même pour la satisfaction intérieure. Le talent recherche la gloire. C'est le propre de tous les virtuoses. Aussi le talent recherche-t-il l'affection de ceux dont il brigue l'admiration. Il se fait flagorneur, favorise ceux dont il veut se voir favorisé et produit surtout ce qui plaît à son public.»

Une terrible diatribe, qui allait connaître son apothéose lorsque la polémique se déplaça sur le plan moral: «Le masque bien poli dissimule cependant un épicurisme raffiné, un sensualisme, une recherche du plaisir qui, malgré toute sa finesse, reste des plus indignes, car ce masque se moque de tout ce qui est sérieux et sacré et fait miroiter aux faibles un paradis terrestre, un mont de Vénus d'où l'on ne peut ressortir pour retrouver la lumière du jour.»



Menzel a peur de Goëthe, ce grand païen des temps modernes, ce grand artiste du verbe:

*Même si nous voyons fort bien le pêché, même si nous distinguons la vulgarité, il nous force à pêcher avec lui, à devenir aussi vulgaires que lui et nous ne lui échappons pas sans avoir éprouvé la honte de nous être oubliés un instant. Platon déjà blâmait la profanation de la poésie par la révélation de désirs contre nature. Il reprochait à Hésiode et à Homère de raconter au sujet des dieux tant de choses obscènes et scabreuses. Platon dit avec raison que "si de telles choses se rencontraient dans la nature, il ne faudrait pas pour autant les rapporter à des jeunes gens imberbes, mais bien, au contraire, les leur taire. Si jamais une urgence devait ordonner d'en parler, ces choses ne devraient s'entendre qu'en tant que mystères, divulgués parmi le plus petit nombre possible." (...) Il est vrai que ces mystérieuses affinités électives, le principe du divorce, les désirs dépeints dans Stella se retrouvent dans la nature,... comme autant d'aberrations. Mais doit-on nous tromper sur le caractère naturel (ou plutôt non naturel) de ces choses, par un embellissement poétique des plus enjôleurs, par une confusion de ces choses avec les pensées les plus sacrées de l'amour le plus pur?*

Et Menzel de pérorer:

*Goëthe se présente comme un usurpateur tout-puissant qui, grâce à son talent, domine les âmes tout comme Napoléon les corps. Il a subjugué son époque en lui rendant hommage, il l'a captivée en épousant tous ses plis. Mais comme l'esprit de son temps a toujours été cet esprit éternellement changeant, créateur et destructeur, en révolution et en protestation permanente contre lui-même, il s'est entièrement reflété dans la personne de Goëthe et, là comme ici, le caractère n'est que manque de caractère. Goëthe passe pour le parfait légataire universel de la révolution morale de notre temps, au même titre que Napoléon s'est fait l'héritier de la révolution politique (...). Il est indéniable que, à cette fin, la chance lui a souri, tout comme à Napoléon. Il a trouvé son époque telle que celle-ci l'a trouvé, il l'a utilisée et n'a eu à combattre aucun adversaire véritable. Toutes les tendances du temps sacrifiaient au jeu du talent et étaient étrangères au sérieux des idées profondes.*

Menzel a beau passé pour libéral, sa critique antigœthéenne se fonde sur un solide conservatisme moral...

Dans le compte rendu qu'il fera de ce livre, Heine prendra la défense de l'Olympien de Weimar, car, dit-il dans sa lettre du 28 novembre 1827

à Varnhagen, «si les étoiles du firmament se font hostiles à mon égard, dois-je pour autant les considérer comme des feux follets? De toute façon, il est sot de se prononcer contre des gens qui sont véritablement grands, même quand on pourrait dire vrai. Les adversaires actuels de la pensée goethéenne, à savoir l'esprit du nationalisme allemand borné et le fade piétisme, me répugnent au plus haut point. Je dois donc serrer les rangs derrière le grand païen, *quand même*.»

Malgré ce témoignage de reconnaissance, on sent une réticence dans le chef de Heine, auquel on aurait rapporté ce mot de Goethe: «Si Heine cessait enfin de se conduire en polisson, il serait le plus grand des poètes.» D'où la réaction, toute privée, de Heine dans une lettre à son ami Moser, en date du 30 octobre 1827: «Il va de soi que je déplais à Goethe, ce valet des aristocrates. Il convient d'honorer son blâme, depuis qu'il loue tout ce qui est faible. Il craint les titans en puissance. Il n'est plus qu'un dieu faible, exténué, chagriné de ne plus rien pouvoir créer. Raumer peut en témoigner: cela fait trois ans que je ne l'aime plus.» Le même jour, dans un sursaut d'orgueil, il écrit à Varnhagen: «Je m'entendrai de moins en moins avec les aristocrates. Wolfgang Goethe [Heine omet sans doute à dessein la particule, conférée pour services rendus à l'illustre écrivain d'extraction bourgeoise...] a beau attenter au droit fondamental des peuples dans le domaine de l'esprit, il ne pourra empêcher que son nom glorieux ne soit bientôt cité en compagnie de celui de H. Heine.» En somme, Heine réserve au domaine privé son animosité personnelle envers Goethe, tout en se gardant bien de l'étaler en public. Une attitude prudente, surtout lorsque l'on compte parmi ses amis et protecteurs des personnalités telles que Varnhagen von Ense, sa femme Rahel Levin ou Christiani, tous adulateurs du grand païen...

Autre adversaire dudit païen, Ludwig Börne déclara jadis que Goethe «aurait pu être un Hercule, un libérateur de la patrie; mais il se contenta de cueillir les pommes d'or des Hespérides qu'il garda pour lui seul; ensuite, il s'assit aux pieds d'Omphale et y resta.» Mais au début des années 1830, dans son exil parisien, il se livra à une diatribe des plus violentes contre le sage de Weimar qui, entre-temps, s'était vu quasi divinisé de son vivant par le monde littéraire allemand et même européen. Il s'agit de la quatorzième de ses *Lettres de Paris* où, comme dans chacune, Börne s'adresse à ses compatriotes:

*Je ne me rappelle pas avoir jamais exprimé clairement mon aversion à l'égard de Gæthe; celle-ci est pourtant si ancienne et si puissante qu'elle doit bien avoir percé au moins une fois dans mes écrits. Ce qui m'étonne, c'est que vous citiez souvent ce sauvage de Gæthe. Cet homme est un modèle de bassesse; il faut chercher longtemps dans l'histoire du monde pour trouver son pareil. Il est stupide d'associer toujours «Schiller et Gæthe» au même titre que «Rousseau et Voltaire». Autant Rousseau est plus grand que Schiller, autant Gæthe est plus mauvais que Voltaire. Gæthe n'a jamais été qu'un valet des despotes; ses satires ne touchent par prudence que les petits; aux grands, il fait sa cour. Ce Gæthe est un cancer qui ronge le corps allemand; le pis, c'est que tout le monde prend cette maladie pour la santé la plus florissante, place Méphistophélès sur le trône et l'appelle le prince des poètes. Va pour «prince», c'est-à-dire «despote», mais appelons-le alors «poète des princes ou despotes». Tout cela n'est-il pas si vrai? Qu'il serait donc salutaire de répandre... non cette vérité - elle est déjà assez répandue - mais le courage de la clamer! Gæthe est le roi de son peuple; une fois renversé, qu'il serait facile de s'occuper de ce peuple! Cet homme d'un siècle exerce une force d'inertie des plus contrariantes; c'est une cataracte dont souffre l'œil allemand.*

Et Börne d'exhorter les Allemands à se guérir de ce fléau. Alors, tout un monde se révélerait à eux...

Rien de tel chez Heine. Six semaines plus tard, ce dernier a manifestement pris une certaine distance par rapport à la fameuse rencontre du 2 octobre. Le 1<sup>er</sup> juillet 1825, il ose enfin se confier à son ami Moses Moser:

*Je ne t'ai encore rien écrit au sujet de Gæthe, de l'entretien qu'il m'a accordé à Weimar et des nombreux propos amicaux et condescendants qu'il a eu à mon égard, mais tu n'y as rien perdu. Il n'est plus que le bâtiment qui, jadis, vit éclore tant de merveilles en son sein, et ce fut là ma seule source d'intérêt. Il a éveillé ma mélancolie et il est devenu plus cher à mon cœur depuis que j'ai pitié de lui. Nous sommes cependant, lui et moi, deux natures destinées à se repousser l'une l'autre en raison de leur hétérogénéité. Il est par essence un bon vivant qui porte au pinacle la joie de vivre, qui parfois, il est vrai, ressent, pressent et exprime dans des poèmes la vie présente pour et dans l'idée [Heine tient décidément à la terminologie hégélienne !], mais qui ne l'a jamais comprise profondément et encore moins vécue. Moi, en revanche, je suis par essence un rêveur, c'est-à-dire quelqu'un de passionné jusqu'au sacrifice pour l'idée, toujours poussé à s'abîmer dans celle-ci, mais j'ai par contre compris la joie de vivre et j'y ai*

*éprouvé du plaisir; maintenant, un grand combat se livre en moi entre ma raison claire, favorable à la joie de vivre et rejetant comme folie tout enthousiasme pour le sacrifice, et mon penchant à une rêverie qui, souvent, surgit à l'improviste et m'absorbe entièrement ou plutôt m'entraîne vers le haut. Car voilà la grande question: le rêveur qui sacrifie sa vie à l'idée ne vaut-il pas plus et n'est-il pas plus heureux, l'espace d'un seul instant, que monsieur von Gœthe tout au long de ses 76 ans d'une vie confortable et égoïste?*

S'il condamne finalement Gœthe en des termes qui rappellent - sur un ton ô combien plus feutré! - ceux de Börne, Heine ne se départit pas d'une certaine affection, voire maintenant d'une véritable pitié à l'égard d'un homme qui fut malgré tout pour lui un grand modèle poétique. Il reprend ici, tout en l'explicitant, la description de son combat intérieur, de son déchirement, cause essentielle de sa distance par rapport à Gœthe. On le voit au milieu du gué: gagnera-t-il la rive de la joie de vivre, du sensualisme ou celle de l'idée hégélienne, du spiritualisme?

Quelques années plus tard, dans son exil parisien, il a visiblement tranché et rejoint Gœthe. Il ne cesse alors de condamner son ancien ami Börne, qu'il taxe d'ascète, de «Nazaréen», tandis qu'il se targue d'être, lui, un bon vivant, un «Hellène», le «second païen après Gœthe»... Non qu'il vive dans l'ombre de Gœthe, mais il reconnaît au «prince des poètes» la place qui lui revient. Pour lui-même, il revendique celle de *premier*... conseiller aulique ou, si l'on préfère l'appellation française, celle de président du Conseil.

Somme toute, il reste logique avec lui-même: peu après la mort tragique de Byron à Missolonghi, il avait écrit, le 24 juin 1824, à Wedekind que lui, le Byron allemand - tel qu'on avait pris coutume de l'appeler - avait toujours considéré le poète anglais comme son compagnon d'armes. En revanche, Shakespeare lui était toujours apparu comme un ministre d'État, capable de le renvoyer à tout instant, lui ou Byron, simples conseillers auliques. Pour écrasants que soient Shakespeare et Gœthe, ils n'ont cependant jamais empêché Heine de chercher à s'affirmer et de trouver sa voie propre. Le succès qu'il a rencontré lui a finalement permis de se libérer d'un complexe dont il avait bien perçu le danger. Aussi a-t-il pu rendre l'hommage appuyé que le sage de Weimar méritait à ses yeux: à la fin d'un chapitre de son livre très polémique sur *L'École romantique*, paru en 1834, Heine

relate en des termes bien différents son unique rencontre avec Goethe, l'ennemi de ses propres ennemis, et dresse en même temps le portrait idéalisé de son mentor:

*On trouvait dans Gæthe la réunion de la personnalité avec le génie, comme on la veut trouver parmi les hommes extraordinaires. Son extérieur était aussi imposant que la parole qui vivait dans ses écrits; son apparence était harmonieuse, nette, agréable, noblement conçue, et on pouvait étudier sur lui l'art grec, comme sur une antique. Ce corps plein de dignité n'était jamais courbé par une rampante humilité chrétienne; les traits de ce visage n'étaient pas contractés par une mystique mortification; ces yeux n'étaient pas voilés par la timidité du pécheur; ils ne roulaient pas de dévots regards vers le ciel et ne craignaient pas de se fixer vers la terre: non, ils étaient calmes comme les regards d'un dieu. En général, c'est le signe distinctif d'un dieu, que leur regard est ferme et que leurs yeux ne vacillent pas. Aussi, quand Agni, Varuna, Yama et Indra prirent la forme de Nala aux noces de Damayanti, celle-ci reconnut son bien-aimé au mouvement de ses prunelles; car, je le répète, les prunelles des dieux sont toujours immobiles. Les yeux de Napoléon avaient cette vertu: aussi suis-je convaincu que c'était un dieu. Les yeux de Gæthe devaient être aussi divins dans l'âge le plus avancé que dans sa jeunesse. Le temps put bien couvrir sa tête de neige, mais non la courber. Il la portait toujours fière et haute, et quand il parlait, il devenait toujours plus grand; et quand il étendait sa main, il semblait que son doigt pût montrer aux étoiles du ciel le chemin qu'elles devaient suivre. On veut avoir remarqué un trait glacé d'égoïsme à sa bouche, mais ce trait est propre encore aux dieux éternels, surtout au père des dieux, au grand Jupiter, à qui j'ai déjà comparé Gæthe. Vraiment, lorsque je le visitai à Weimar, tandis que je me trouvais en face de lui, je regardais furtivement de côté pour voir si l'aigle, avec la foudre au bec, n'était pas près de lui. J'étais sur le point de lui parler grec; mais comme je remarquai qu'il comprenait l'allemand, je lui dis, dans cette langue, que les prunes des arbres entre Iéna et Weimar avaient très bon goût. J'avais réfléchi pendant bien des nuits d'hiver à ce que je dirais d'élevé et de sublime à Gæthe, lorsqu'un jour je le verrais; et lorsque je le vis, je n'eus rien autre chose à lui dire, sinon que les prunes de Saxe sont bonnes! Et Gæthe se mit à sourire: il souriait avec ces mêmes lèvres avec lesquelles il avait baisé jadis la belle Léda, Europe, Danaé, Sémélé et maintes autres princesses ou simples nymphes.*

*Les dieux s'en vont; Gæthe est mort. Il mourut le 22 du mois de mars de l'année 1832; cette année significative où notre terre a perdu ses plus grandes renommées. On dirait que, dans cette année, la mort est*

*devenue tout à coup aristocrate et qu'elle a voulu distinguer les notabilités de la terre en les envoyant à la fois au tombeau. Peut-être a-t-elle voulu fonder une pairie là-bas, dans le royaume des ombres; et, dans ce cas, sa fournée aurait été très bien choisie. Ou, au contraire, la mort aurait-elle voulu favoriser la démocratie dans cette année fatale, et établir l'égalité intellectuelle en ensevelissant les grandes autorités? Était-ce le respect ou l'insolence qui lui faisait épargner les rois? Pas un seul roi ne mourut dans cette année. Les dieux s'en vont, les rois restent.*

\*

Ce portrait idéalisé du premier poète d'Allemagne n'avait cependant pas empêché Heine de proclamer dès 1827 la fin de la *Kunstperiode* (Période esthétique), et de réclamer désormais pour les lettres allemandes la substitution de la poésie par la prose. Cette démarche formelle accompagne la mutation personnelle de Heine, qui se traduit par le passage du *Buch der Lieder* aux *Reisebilder*, d'un lyrisme ultra-personnel à un engagement politique non moins personnel. Dans la foulée de la deuxième Révolution française, Heine, installé à Paris depuis mai 1831, pratique aussi un journalisme critique, destinant la plupart de ses articles à l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*, un quotidien renommé, édité par Cotta. Bref, rien de moins «gœthéen». Pourtant, les écrivains allemands radicaux, à la tête desquels se trouve Ludwig Börne, ne tarderont pas à reprocher à notre poète engagé son modérantisme, voire son attitude trop «esthétique». Il est vrai que Heine se livre aussi à des critiques théâtrales, picturales et littéraires. Il écrit aussi des nouvelles «non engagées», telles que les *Florentinische Nächte...* Confirmation de sa tiédeur apparente, les espions de Metternich eux-mêmes, partout présents à Paris, ne tarderont pas à le signaler au gouvernement autrichien comme un opposant moins dangereux que Börne et consorts.

En décembre 1835, l'interdiction frappant le *Junges Deutschland*, mouvance plus que mouvement d'écrivains désireux de moderniser les lettres allemandes, fait l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel (presque) bleu. Heine, considéré (à tort) comme le chef des jeunes révolutionnaires en herbe, figure sur la liste des proscrits. Après une courbe rentrante de plusieurs d'entre eux, la censure de Metternich tend à s'adoucir, mais la

Jeune Allemagne sort brisée de la confrontation. En effet, de plus en plus asphyxiés, les auteurs visés par le décret d'interdiction s'étaient mis à se déchirer entre eux: Gutzkow critiqua Mundt qui se brouilla avec Laube. Ces deux derniers se retournèrent bientôt contre Gutzkow qui, de toute façon, avait pris l'habitude de se fâcher avec tout le monde... Ce dernier, resté en Allemagne, reprocha bientôt à Heine son éloignement des réalités allemandes. Dans une lettre du 6 août 1838, tout en reconnaissant le rôle primordial que jouait Heine aux yeux de la nouvelle génération d'écrivains, il ajoutait que, depuis l'interdiction, nombre d'entre eux se détournèrent de leur ancienne idole pour s'adonner à ce que l'on appelait vertu, patrie et bonnes mœurs. Suivait une sévère mise en garde de la part de celui qui était devenu entre-temps le bras droit de Campe, l'éditeur hambourgeois de Heine: si celui-ci s'aventurait à faire paraître les poèmes licencieux qu'il avait regroupés sous l'appellation de *Verschiedene*, il aggraverait lourdement les accusations déjà lancées contre lui. Un Souabe nommé Pfizer avait péniblement rassemblé quelques vers de Heine afin de faire peser sur leur auteur le soupçon d'immoralité. Heine lui faciliterait fameusement la tâche en lui en offrant à présent des douzaines. Une fois publiés, personne ne prendrait leur défense: Gentz était décédé, Varnhagen restait muet et Laube, discret. Et Gutzkow de pérorer:

*Vous étiez déjà à Paris, quand éclata soudain l'accusation d'immoralité visant la nouvelle littérature; vous n'avez pas pu prendre vous-même la mesure de l'effet dévastateur d'un tel reproche. L'auteur qui ne témoignait pas au moins de quelque élévation d'esprit était perdu à jamais. Car l'écrivain allemand qui cesse de regarder vers le haut, celui qui perd l'éclat des cieux, celui-là perd aussi sa place au sein du peuple. En publiant ce deuxième tome, vous ruinerez votre position au point que même vos amis devront déposer la plume et se résigner. Abandonnez ce projet!*

Si Heine se rangera avec regret aux arguments de Gutzkow, il ne lui répondra pas moins avec amertume, le 23 août 1838, une lettre où il se justifie d'une conception de «l'art pour l'art» avant la lettre et où il invoque à son appui l'un de ses illustres prédécesseurs en la matière: Johann Wolfgang von Goethe...:

*Je crois vraiment que, pour une prochaine édition, je ne pourrai renoncer à un seul de ces poèmes. Je les ferai imprimer en toute bonne conscience. J'agirais de même pour le Satiricon de Pétrone et pour les Élégies romaines de Goethe, si j'avais écrit ces chefs-d'œuvre. Tout*

*comme ceux-ci, mes poèmes incriminés ne constituent pas une nourriture pour le vil peuple (...). Il n'y a que peu d'Allemands qui puissent rendre un véritable jugement sur ces poèmes, car la matière elle-même - les amours hors-norme au sein d'un asile d'aliénés tel que Paris - reste inconnue à la plupart d'entre eux. Ce dont il est question, ce ne sont pas les besoins moraux d'un quelconque citoyen marié dans un trou perdu d'Allemagne, mais l'autonomie de l'art. Telle reste ma devise: l'art est le but de l'art, tout comme l'amour est celui de l'amour, et la vie elle-même celui de la vie.*

En d'autres termes, il affiche à présent une attitude d'esthète, une pose à la Goethe, qu'il avait précisément dénoncée quelques années plus tôt, en annonçant avec fracas la fin de la *Kunstperiode*. Une attitude qui s'inscrit en fait dans son programme hédoniste, dont la réhabilitation de la chair constitue un pan essentiel. D'où une certaine logique entre l'esthétisme absolu et l'immoralité condamnée par Gutzkow. On se doute cependant que tant de contradictions apparentes n'ont pas manqué de susciter un agacement général à l'égard de notre poète...

Épicurien de surcroît, Heine est aux antipodes d'un Borne et consorts, de ces gens taillés d'une pièce, qui doivent effectivement se sentir déroutés et, à la longue, ulcérés par un caméléon protéiforme. Son ami Laube, qui le connaît bien et qui l'aime beaucoup, essaie de le défendre: selon lui, il ne faudrait surtout pas le juger sur la base de principes politiques, car ce n'est pas en politique qu'il excelle. Bien sûr, il adhère à tous les points essentiels du libéralisme ambiant, mais il se dérobe souvent à leurs conséquences, en partie par faiblesse, en partie par force. Par faiblesse, parce que cet épicurien ne se prive pas d'une jouissance à cause d'une loi. Et Laube de rapporter ces mots d'un Heine hilare: «La loi, c'est moi qui l'ai faite! Je peux aussi la changer! Ou je peux la suspendre!» fit-il dans son jargon français ( il disait *Ich kann's suspendieren!*). Par force, parce que c'est une véritable puissance poétique, qui déborde toutes les limites et crée des choses tout à fait personnelles, nouvelles, inouïes.

\*

En 1840 éclate la crise d'Orient relative aux prétentions de Méhémet Ali sur la Syrie. La France, qui soutient le sultan égyptien, se retrouve



bientôt isolée dans le concert des nations dirigé par l'Angleterre. Dès lors, croyant voir se reformer autour d'elle l'ancienne coalition antinapoléonienne, elle hurle sa colère. Les journalistes et les poètes français contribuent grandement à échauffer les esprits en dénonçant les traités de 1815. Les anciennes revendications territoriales refont surface, au premier rang desquelles figure la rive gauche du Rhin. En Allemagne, la levée des boucliers est aussi rapide que générale. Les chants patriotiques fleurissent outre-Rhin: ce sont e. a. *Das Rheinlied* (Le Chant du Rhin) de Nicolaus Becker, *Die Wacht am Rhein* (La Garde du Rhin) de Max Schneckenburger ou, bientôt, le *Deutschland über alles* (L'Allemagne au-dessus de tout) de Hoffmann von Fallersleben... Alfred de Musset répond en des vers cinglants et provocants au chant guerrier de Nicolaus Becker.

Dans ce contexte troublé à l'extrême, Heine se tient prudemment à l'écart des excès langagiers de ses collègues tant français qu'allemands. Il reste au contraire un observateur lucide de ces tensions politiques dont il dénonce le danger. Il comprend entre autres que l'agitation présente des deux côtés du Rhin ne peut être que funeste à l'évolution des relations entre deux peuples qu'il aimerait tant rapprocher dans un commun amour de la liberté. Or, il le sait, de nombreux libéraux sont aussi d'ardents nationalistes. Heureusement, Louis-Philippe parvient à calmer le jeu: son bouillant ministre, Adolphe Thiers, démissionne et les passions s'apaisent, mais la France ne sort pas grandie de l'épreuve de force.

Entre-temps, outre-Rhin, une nouvelle génération de poètes voit le jour: écrivains politiques, engagés dans la voie du libéralisme et confiants dans les promesses du nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, ils s'appellent Freiligrath, Herwegh, Hoffmann von Fallersleben. Jeunes et fougueux, ils trouvent un certain écho auprès du public allemand. Exilé à Paris depuis plus de dix ans, Heine jalouse ces nouveaux venus en littérature et, assez vite, le voilà qui s'insurge contre la *Tendenz* ou «tendance», c'est-à-dire la «littérature engagée» que prônent ses jeunes rivaux. Il leur trouve comme défauts majeurs de mal écrire et de nourrir un optimisme béat. Aussi commence-t-il par leur opposer son art. Ce sera *Atta Troll*, l'épopée d'un ours des Pyrénées, personnage balourd incarnant les idées radicales et nationales des

*Tendenzdichter* (écrivains de «tendance»). En fait, Heine devait sans doute nourrir ce projet depuis un certain temps, car dans un article du 11 janvier 1841, destiné à l'*Allgemeine Zeitung*, il évoquait déjà la «lourdeur d'ours» des nationalistes de tout poil face à la ruse de renards comme Louis-Philippe ou Guizot... Dès le 20 novembre 1842, il écrivait à son ami Laube, le directeur du *Zeitung für die elegante Welt*, que dans ce long poème «la muse du romantisme prenait sans doute congé pour toujours de la vieille Allemagne». Son auteur, artiste libre et non engagé, se définissait quant à lui comme un «talent» et non comme un «caractère» ou républicain aux vues aussi radicales qu'étroites, épousant en bloc tous les côtés d'une seule et même «tendance». C'est ainsi que Heine devait finir – une fois de plus! - par retrouver Goëthe. Il lui rendit hommage dans le *Caput XIV* de son *Atta Troll*, œuvre parut régulièrement, du 4 janvier au 8 mars 1843, dans les colonnes du *Zeitung für die elegante Welt*. Le narrateur assiste au passage de la Chasse Infernale dans un défilé des Pyrénées et reconnaît parmi les figures fantastiques le grand païen Goëthe:

<i>Auch der Helden des Gedankens</i>	Je vis aussi dans leurs rangs
<i>Sah ich manchen in dem Zuge.</i>	Plus d'un héros de la pensée.
<i>Ich erkannte unsern Wolfgang</i>	Je reconnus notre Wolfgang
<i>An dem heitern Glanz der Augen -</i>	À l'éclat de son regard serein.

\*

En 1843, les autorités prussiennes n'assouplissent pas leur attitude à l'égard de Heine. Ulcéré, ce dernier fait savoir à Campe qu'il compte mener désormais une guerre à outrance contre le régime abhorré. Le résultat de sa radicalisation, alimentée par ses conversations avec un autre exilé volontaire à Paris, Karl Marx, aboutira à la rédaction de plusieurs *Zeitgedichte* (Poèmes d'actualité) sur le roi de Prusse, celui de Bavière et les tisserands silésiens, ainsi que d'une nouvelle épopée, engagée celle-là, *Deutschland, ein Wintermärchen* (L'Allemagne, Conte d'Hiver), qui consacra leur auteur comme le plus fameux de tous les écrivains politiques d'Allemagne.

Le 29 décembre 1843, Heine écrit à Campe qu'il a composé pour le nouveau journal édité par Arnold Ruge et Karl Marx, les *Deutsch-französische Jahrbücher* (Annales franco-allemandes), trois *Spottge-*

*dichte* (Poèmes satiriques) sur Louis, le roi de Bavière dont il ridiculise la laideur proverbiale: il s'imagine le roi agenouillé devant la madone à l'enfant, à Munich, dans la chapelle du château. Après l'avoir adorée, Louis l'implore de lui accorder ne fût-ce qu'une gouttelette de source divine. Un miracle semble alors se produire:

*Die Muttergottes bewegt sich alsbald,  
Sichtbar bewegt sich ihr Mündchen,  
Sie schüttelt ungeduldig das Haupt  
Und spricht zu ihrem Kindchen:*

«*Es ist ein Glück, daß ich auf dem Arm  
Dich trage und nicht mehr im Bauche,  
Ein Glück, daß ich vor dem Verseh'n,  
Mich nicht mehr zu fürchten brauche.*

«*Hätt' ich in meiner Schwangerschaft  
Erblickt den häßlichen Toren,  
Ich hätte gewiß einen Wechselbalg  
Statt eines Gottes geboren.*»

La mère de Dieu fait un mouvement,  
Bien visibles, ses minces lèvres bougent,  
Impatiente, elle secoue la tête  
Et dit à son petit enfant:

«Une chance que tu sois dans mes bras  
Et non plus dans mon ventre,  
Une chance que, devant un faux pas,  
Je n'éprouve plus d'angoisse .

«Si, pendant ma grossesse,  
J'avais aperçu cet affreux,  
J'aurais enfanté un monstre  
Mais certes pas un Dieu.»

Dans la même lettre, Heine fait mention d'autres vers rédigés au cours de son voyage: «Ils me réussissent plus facilement lorsque je respire l'air allemand. Je crois fermement que de futurs séjours en Allemagne me vaudront de nombreux fruits poétiques et je ferai encore quelque chose de valable comme poète.» Le 20 février 1844, il commente sa nouvelle œuvre à Campe: «Depuis mon retour, j'ai beaucoup travaillé, notamment à une épopée de voyage des plus humoristiques: mon équipée en Allemagne, un cycle de vingt poèmes, rimés, le tout est terminé, grâce à Dieu; j'y ajouterai une portion de prose et vous enverrai sous peu le petit volume. Vous serez très content de moi et le public me verra sous mon véritable aspect. Mes poèmes, les derniers, constituent un genre tout nouveau, il s'agit de tableaux de voyage versifiés et la politique que l'on y respirera sera supérieure aux rimes politiques aussi puantes que connues.» Une façon de se démarquer de ses rivaux du jour, les Hoffmann von Fallersleben, Becker, Freiligrath et autres Herwegh... Il s'agit bien sûr de sa plus fameuse épopée satirique *Deutschland, ein Wintermärchen*. Il vient de faire paraître dans le *Vorwärts!* deux poèmes où il ridiculise Frédéric-Guillaume IV, ivrogne notoire: *Der Kaiser von China* (L'empereur de Chine) et *Der neue Alexander* (Le nouvel Alexandre). Voici quelques extraits du second:

*Es ist ein König in Thule, der trinkt  
Champagner, es geht ihm nichts drüber;  
Und wenn er seinen Champagner trinkt,  
Dann gehen die Augen ihm über.*

*Die Ritter sitzen um ihn her,  
Die ganze historische Schule:  
Ihm aber wird die Zunge schwer,  
Es lallt der König von Thule.*

*«Als Alexander, der Griechenheld,  
Mit seinem kleinen Haufen  
Erobert hatte die ganze Welt,  
Da gab er sich ans Saufen.*

*Ihn hatten so durstig gemacht der Krieg  
Und die Schlachten, die er geschlagen;  
Er soff sich zu Tode nach dem Sieg,  
Er konnte nicht viel vertragen.*

*Ich aber bin ein stärkerer Mann  
Und habe mich klüger besonnen:  
Wie jener endete, fang ich an.  
Ich hab mit dem Trinken begonnen.*

*Im Rausche wird der Heldenzug  
Mir später weit besser gelingen;  
Dann werde ich, taumelnd von Krug zu Krug,  
Die ganze Welt bezwingen.*

*Da sitzt und schwatzt, mit lallender Zung,  
Der neue Alexander;  
Den Plan der Welteroberung,  
Den setzt er auseinander:*

*«Lothringen und Elsaß, das weiß ich längst,  
Die fallen uns zu von selber;  
Der Stute folgt am End der Hengst,  
Es folgen der Kuh die Kälber.*

*Mich lockt die Champagne, das beßre Land,  
Wo jene Reben sprießen,  
Die lieblich erleuchten unsern Verstand  
Und uns das Leben versüßen.*

*Hier soll sich erproben mein Kriegsmut,  
Hier soll der Feldzug beginnen;  
Es knallen die Pfropfen, das weiße Blut  
Wird aus den Flaschen rinnen.*

*Hier wird mein junges Heldentum  
Bis zu den Sternen moussieren!*

À Thulé, il y a un roi, un roi qui boit  
Du champagne, il ne jure que par là,  
Et quand il boit son champagne,  
Il se sent ému jusqu'aux larmes.

Autour de lui sont assis les chevaliers,  
L'école historique au grand complet:  
Mais sa langue nage dans son palais,  
Il se met à bégayer, le roi de Thulé.

«Lorsqu'Alexandre, le héros grec,  
Eut conquis le monde entier  
Avec sa petite troupe de guerriers,  
Il se mit aussitôt à boire sec.

Elles l'avaient tant assoiffé,  
La guerre et les batailles livrées,  
Que, victorieux, il se saoula à crever,  
Cela, il ne put guère l'endurer.

Moi, je suis plus fort que lui  
Et, plus malin, je me suis dit:  
Là où l'autre a fini, je dois débiter.  
J'ai donc commencé par m'enivrer.

Plus tard, dans l'ivresse, la conquête  
Me sera autrement plus aisée;  
Alors, titubant de cruche en cruche,  
«Je soumettrai le monde entier.»

Le voilà qui radote, qui balbutie,  
Le nouvel Alexandre;  
Le plan de la conquête du monde,  
Ce plan, il l'expose:

«Lorraine et Alsace, depuis longtemps,  
Je le sais, elles vont nous revenir;  
L'étalon ne suit-il pas la jument,  
Et le petit veau, la vache, pour finir?

Moi, c'est la Champagne qui m'attire,  
Terre promise où croissent ces vignes  
Qui éclairent et charment l'intelligence  
Et nous rendent si douce la vie.

C'est ici que ma bravoure doit s'éprouver,  
C'est ici que la campagne doit commencer;  
Les greffes éclatent, bientôt, le sang  
Jaillira des bouteilles, tout blanc.

Ici, mon jeune héroïsme  
Moussera jusqu'aux étoiles!

*Ich aber verfolge meinen Ruhm,  
Ich will auf Paris marschieren.*

*Dort vor der Barriere mach ich halt,  
Denn vor den Barrierepforten,  
Da wird kein Octroi bezahlt  
Für Wein von allen Sorten (...).*

*Ich bin nicht schlecht, ich bin nicht gut,  
Nicht dumm und nicht gescheute,  
Und wenn ich gestern vorwärts ging,  
So geh ich rückwärts heute;*

*Ein aufgeklärter Obskurant  
Und weder Hengst noch Stute,  
Ja, ich begeistre mich zugleich  
Für Sophokles und die Knute.*

*Herr Jesus ist meine Zuversicht,  
Doch auch den Bacchus nehme  
Ich mir zum Tröster, vermittelnd stets  
Die beiden Götter-Extreme.»*

Mais ma gloire, je la poursuivrai  
Et, sur Paris, je marcherai!

Là, devant la Barrière, je ferai halte,  
Car là-bas, devant ses portes,  
On ne paie pas l'octroi  
Sur le vin quel qu'il soit (...).

Je ne suis ni mauvais ni bon,  
Ni bête ni intelligent,  
Et si hier j'ai été de l'avant,  
Aujourd'hui, je vais à reculons.

Un obscurantiste de salon,  
Ni jument ni étalon,  
Oui, de la même façon m'envoûtent  
Sophocle et le knout.

J'ai confiance en Jésus, mon Seigneur,  
Mais je prends aussi Bacchus en consolateur  
Cherchant toujours à concilier  
Ces deux extrêmes en divinité.»

Le sous-titre de la seconde épopée de Heine, *Deutschland*, à savoir *ein Wintermärchen* (un Conte d'hiver) se veut tout aussi shakespearien (A Winter's Tale) que celui de sa première, Atta Troll: *Ein Sommernachtstraum* (Le Songe d'une Nuit d'été - A Midsummer Night's Dream). Heine-voulait-il signifier par là qu'il avait composé deux œuvres où le rêve sert de guide au milieu de la réalité? Elles présentent cependant une tonalité différente. La cible de *Deutschland* est autre que celle d'*Atta Troll*. Cette fois, Heine ne s'en prend plus aux «braves» Allemands, à de simples philistins dont le tort majeur réside dans une médiocrité certaine en matière esthétique, mais à une Allemagne nationaliste, apparemment libérale (noir, rouge et or), et politiquement dangereuse. Dès le premier *Caput*, il annonce la couleur, une couleur très saint-simonienne (bien que certains y aient plutôt vu une influence de Karl Marx):

*Ein neues Lied, ein besseres Lied,  
O Freunde, will ich euch dichten!  
Wir wollen hier auf Erden schon  
Das Himmelreich errichten.*

*Wir wollen auf Erden glücklich sein,  
Und wollen nicht mehr darben;  
Verschlemmen soll nicht der faule Bauch  
Was fleißige Hände erwarben.*

O mes amis! Je veux vous composer  
Un chant nouveau, un chant meilleur!  
Nous voulons établir sur la terre  
Le royaume des cieux.

Nous voulons être heureux ici-bas,  
Et ne plus mourir de faim ;  
Le ventre paresseux ne doit plus dévorer  
Ce que les mains laborieuses ont gagné.

*Es wächst hienieden Brot genug  
Für alle Menschenkinder,  
Auch Rosen und Myrten, Schönheit und Lust,  
Und Zuckererbsen nicht minder.*

*Ja, Zuckererbsen für jedermann,  
Sobald die Schoten platzen!  
Den Himmel überlassen wir  
Den Engeln und den Spatzen.*

Il croît ici-bas assez de pain  
Pour tous les enfants des hommes,  
Les roses, les myrtes, la beauté, le plaisir;  
Les petits pois, eux, ne sont pas en reste.

Oui, des petits pois pour tout le monde,  
Aussitôt que les cosses se fendent!  
Le ciel, nous le laissons  
Aux anges et aux moineaux.

Le 21 septembre 1844, il annonce avec fierté la parution imminente de son épopée satirique à son nouvel ami Karl Marx, jeune rédacteur du principal journal libéral allemand de Paris, le *Vorwärts!*: «Mon livre est imprimé, mais, pour éviter tout bruit intempestif, il ne sera mis en vente ici que dans dix à quatorze jours. Je vous envoie les épreuves de la partie politique, c'est-à-dire celle qui contient mon grand poème, et ce dans un triple but: primo pour vous amuser, secundo pour vous permettre d'œuvrer tout de suite en faveur de ce livre dans la presse allemande, et tertio - si vous le jugez opportun - pour vous laisser le loisir d'en publier les meilleurs passages dans le *Vorwärts!* La dernière suggestion ne tomba guère dans l'oreille d'un sourd. L'influence de Karl Marx fit merveille: du 19 octobre au 30 novembre 1844, le *Vorwärts!* ne se contenta pas de reproduire quelques extraits de *Deutschland, ein Wintermärchen*, puisqu'il en publia carrément l'intégralité, préface comprise...

D'emblée, l'épopée révèle son humour corrosif: arrivé à la frontière, le poète doit se soumettre à la fouille de ses bagages par les douaniers prussiens. Ceux-ci flairent tout, fouillent chemises, habits et mouchoirs; ils cherchent à découvrir les dentelles, les bijouteries et les livres défendus. Peine perdue! Ce n'est pas là qu'ils trouveront quelque chose: la contrebande, le poète la porte en lui, car c'est dans sa tête qu'il la cache... C'est là qu'il entasse des dentelles plus magnifiques que tous les points de Bruxelles et de Malines: si jamais il les déballe, gare! Elles piquent! Cette tête abrite aussi plus d'un livre. Elle est un nid où gazouille toute une couvée de livres à confisquer... En effet, depuis qu'il a mis le pied sur le sol natal, il se sent revivre; il pourrait même briser les chênes séculaires de la vieille Allemagne et se comparer à l'antique Antée: le géant, dit-il, a touché sa mère, la terre, et de nouvelles forces lui reviennent.

Quelques étapes plus loin, la chaise de poste parvient à l'orée du *Teutoburger Wald*, la forêt de Teutoburg. Les deux premières strophes méritent d'être citées intégralement:

*Das ist der Teutoburger Wald,  
Den Tacitus beschrieben,  
Das ist der klassische Morast,  
Wo Varus steckengeblieben.*

Voici la forêt de Teutobourg,  
Que Tacite a décrite,  
C'est là le marais classique,  
Où Varus est resté.

*Hier schlug ihn der Cheruskerfürst,  
Der Hermann, der edle Recke;  
Die deutsche Nationalität,  
Sie siegte in diesem Drecke.*

C'est là que le prince des Chérusques,  
Hermann, la noble épée, le défit ;  
La nationalité allemande  
A vaincu dans cette fange

Si Hermann, poursuit-il, n'avait pas gagné la bataille, avec ses hordes blondes, il n'y aurait plus de liberté allemande; les Germains seraient devenus Romains. Et Heine d'imaginer une Allemagne romanisée où règneraient la langue et les coutumes de Rome: Freiligrath ferait des vers non rimés, comme jadis Flaccus Horatius; le père Jahn porterait fièrement la toge puante; Maßmann (un philologue qui, ne connaissant ni le grec, ni le latin, s'est concentré sur l'étude du vieil allemand...) parlerait latin et s'appellerait Marcus Tullius Massmannus. Les martyrs de la liberté affronteraient dans les arènes des lions, des hyènes et des chacals, et non des chiens dans des petites gazettes. Les Allemands n'auraient qu'un seul Néron au lieu de trois douzaines de pères de la patrie. Mais Dieu soit loué! Hermann a remporté la bataille! Varus a péri avec ses légions et les Allemands sont restés Allemands, Freiligrath fait des rimes et n'est pas devenu un Horace, Maßmann ne parle pas latin, etc.

Le reste est à l'avenant. *Deutschland, ein Wintermärchen* reste incontestablement l'une des œuvres les plus "engagées" de la littérature allemande du XIX<sup>ème</sup> siècle. Rien, aussi, de moins «goéthéen»...

\*

Des premiers jours de l'année 1845 jusqu'au mois de février 1847, une sordide question d'héritage va opposer Heinrich Heine à son cousin Carl Heine, légataire universel de l'oncle Salomon, richissime banquier hambourgeois, décédé le 6 décembre 1844. Le chantage pratiqué par Carl (à savoir la poursuite du paiement d'une pension à vie d'un montant de 4.800 francs par an contre l'engagement de Heine

à ne rien écrire de compromettant sur un quelconque membre de sa famille hambourgeoise) va littéralement absorber toutes les forces créatrices d'un poète déjà miné par la maladie qui finira par le terrasser. À part deux scénarios pour ballet, *Die Göttin Diana* (La déesse Diane) et *Doktor Faust* (Le docteur Faust), la production du poète s'avère quasi nulle pour cette période. Les deux œuvres précitées ne manquent cependant pas d'intérêt: toutes deux glorifient les dieux païens et la libération de la chair. Ce n'est pas un hasard si Heine choisit alors de traiter un sujet où avait précédemment excellé son illustre prédécesseur et modèle, le grand païen Goethe. Toutefois, à la différence de ce dernier, Heine se rattache à la tradition médiévale allemande selon laquelle Faust terminait sa course folle en enfer. Les deux pièces présentent en fait la même ambiguïté que les poèmes des *Neue Gedichte* groupés sous le titre de *Verschiedene* et qui, à l'époque, avaient tant choqué Gutzkow. L'exaltation de la chair s'accompagne de remords, de réticences, voire d'une condamnation, bref d'une note négative bien étrangère à ce que Goethe avait proposé de son côté dans ses *Römische Elegien* (Élégies romaines).

Curieusement, on retrouve chez Heine ce même mélange d'attrance et de répulsion lorsque l'on examine son attitude à l'égard des idées communistes que développe et expose à cette époque son ami Karl Marx. Gagné naguère aux idées saint-simoniennes, parmi lesquelles celles du mérite et de la capacité avaient particulièrement retenu son attention, Heine s'était peu à peu politiquement et socialement radicalisé devant l'évolution économique désastreuse que la société industrielle en pleine expansion représentait pour la classe laborieuse. Dans le *Manifeste des Égaux* de Gracchus Babeuf, il avait déjà trouvé matière à inspiration: «Le Bien ou la communauté des biens! Plus de propriété individuelle des terres, la terre n'est à personne. Nous réclamons, nous voulons la jouissance communale des fruits de la terre: les fruits sont à tout le monde.» On a vu dans le premier *Caput* de *Deutschland, ein Wintermärchen* comment Heine a réussi à trouver une forme poétique à ce contenu révolutionnaire. Cependant, d'autres passages de Babeuf ont certainement dû lui inspirer une angoisse indicible, liée à son propre statut de poète dans une société rêvée qui se voudrait égalitaire. En effet, pour le penseur français, la république future sera une république de



travailleurs. Chaque citoyen devra effectuer un certain nombre d'activités manuelles. Comme Babeuf associe les arts à la vanité des riches, il propose de restreindre les activités intellectuelles à celles utiles pour la société: «Aurions-nous d'ailleurs besoin de l'éclat des arts et du clinquant du luxe, si nous avons le bonheur de vivre sous les lois de l'égalité? (...) Notre comité, voulant délivrer ses concitoyens de la gêne des superfluités et de l'amour des jouissances qui énervent les hommes ou n'ont de prix que par les distinctions dont elles sont les signes, avait unanimement arrêté de restreindre, dans les maisons d'éducation, les travaux des arts et métiers aux objets facilement communicables à tous; il désirait que la prétendue élégance des meubles et des habillements fît place à une rustique simplicité.» Bref, un programme digne d'un austère Robespierre ou d'un vertueux républicain à la Borne, le contraire de tout ce que Heine aimait, lui qui sur ce point s'était toujours senti l'allié de Goethe... Un programme que, aux yeux d'un Heine aussi glacé que fasciné, les communistes dorénavant solidement organisés, pourraient bien un jour mettre en pratique...

De fait, la préface que Heine, moribond, cloué depuis bientôt sept ans sur son lit de douleurs, donnera en 1855 à la réédition de *Lutezia* (Lutèce) éclaire à merveille ses lignes de résistance intérieure:

*Cet aveu, que l'avenir appartient aux communistes, je le fis d'un ton d'appréhension et d'angoisse extrêmes et hélas! ce n'était nullement un masque! En effet, ce n'est qu'avec horreur et effroi que je pense à l'époque où ces sombres iconoclastes parviendront à la domination: de leurs mains calleuses, ils briseront sans merci toutes les statues de marbre de la beauté, si chères à mon cœur; ils fracasseront toutes ces babioles et fanfreluches fantastiques de l'art, qu'aimait tant le poète; ils détruiront mes bois de laurier et y planteront des pommes de terre (...); les rossignols, ces chanteurs inutiles, seront chassés et, hélas! mon Livre des chants servira à l'épicier pour en faire des cornets où il versera du café ou du tabac à priser pour les vieilles femmes de l'avenir. Hélas! je prévois tout cela, et je suis saisi d'une indicible tristesse en pensant à la ruine dont le prolétariat vainqueur menace mes vers, qui périront avec tout l'ancien monde romantique. Et pourtant, je l'avoue avec franchise, ce même communisme, si hostile à mes intérêts et à mes penchants, exerce sur mon âme un charme dont je ne puis me défendre...*

Ce destin de l'artiste, être élitiste et aristocratique, mais épris de justice, de liberté et d'égalité, quitte à vivre isolé au sein d'une société démocratique et égalitaire réalisant le programme prôné par le communisme, Heine l'avait déjà incarné peu avant son départ volontaire pour l'exil parisien. Selon un Francfortois du nom d'Aloys Clemens, le poète aurait tenu au mois de mai 1831 des propos révolutionnaires des plus incendiaires, se faisant l'apôtre de la guillotine et du sang à répandre, tout en conspuant le régime du Juste Milieu, alors en place depuis quelques mois seulement. Le portrait que trace Aloys Clemens représente sans doute l'observation la plus fine et la plus juste du caractère si complexe de Heinrich Heine, éternellement tiraillé entre le culte de l'art et l'engagement politique, tout comme il le fut certainement entre deux personnes qui ne manquèrent pas de le fasciner: Johann Wolfgang von Goethe et Karl Marx. Aussi ce portrait servira-t-il de conclusion:

*Il faut bien avouer qu'entre le mot et l'acte, il y a un abîme. Membre d'un Comité de Salut public, notre Heine aurait quant à lui préféré de loin un déjeuner pastoral, aux huîtres et au champagne, passé en compagnie d'une marquise de l'Ancien Régime plutôt que, tel un nouveau Saint-Just à l'esprit lourdement métaphysique et partisan d'un nivellement total, envoyer celle-ci sous le couteau de la guillotine par pure envie de plaire au peuple. Heine, aux traits si pâles et si délicats, aux tendres cheveux blonds, aux yeux perdus dans leur rêverie, aux mains si fines, passées dans des gants glacés, aux manières aristocratiques, à la voix douce comme un murmure, si élégant dans son habit noir, une rose à la boutonnière et une autre qu'il faisait virevolter entre ses doigts graciles, négligemment étendu sur le canapé en une pose des plus gracieuses, Heine avait été de tout temps un républicain en paroles et un aristocrate de cœur.*

## BIBLIOGRAPHIE

Il n'entre pas dans l'esprit de cet article de présenter une bibliographie détaillée concernant Heinrich Heine et son époque. Toutefois, le lecteur intéressé par de plus amples informations se référera avec profit aux appendices bibliographiques, souvent très fournis, présents à la fin de plusieurs volumes mentionnés ci-dessous.

Les traductions que j'ai faites tant des lettres que des poèmes cités dans le présent article se fondent sur le texte proposé par la *Säkularausgabe*; *Heinrich Heine: Werke, Briefwechsel, Lebenszeugnisse* (1970-1984), Akademie-Verlag, Berlin, Éditions du CNRS, Paris; 30 volumes (assortis pour la plupart d'un ou de deux tomes de commentaires).

Les traductions que j'ai faites des témoignages relatifs à la vie et à l'œuvre de Heinrich Heine se fondent sur les documents repris dans *Begegnungen mit Heine – Berichte der Zeitgenossen*, éd. par Michael Werner, Hoffmann und Campe, Hambourg, 2 volumes (1797-1846; 1847-1856), 1973.

Les trois ouvrages suivants me paraissent mériter une mention particulière:

- *Heine in Deutschland: Dokumente seiner Rezeption; 1834-1856*, éd. Par K.T. Kleinknecht, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1976.
- *La Loreley et la Liberté – Heinrich Heine (1797-1856) – Un poète allemand de Paris*, éd. Par J.A. Kruse en collaboration avec Ulrike Reuter et Martin Hollender, Éditions du Cerf, Paris, 1997.
- Höhn, G., *Heine-Handbuch*, Metzler, Stuttgart (deuxième édition d'un volume de référence mentionnant toutes les études consacrées à l'époque, à la personne et à l'œuvre de Heine. Instrument de travail indispensable), 1997.

Signalons quelques biographies de Heinrich Heine:

- Bianquis, G., *Heinrich Heine; l'homme et l'œuvre*, Boivin, Paris, 1948.
- Höhn, G., *Heinrich Heine – Un intellectuel moderne*, PUF, Paris, 1994.

- Kruse, J.A., *Heines Hamburger Zeit*, Hoffmann und Campe, Hambourg, 1972.
- Marcuse, L., *Heine*, Rowohlt Taschenbuch Verlag, Hambourg, 1960.
- Préaux, A., *Heinrich Heine (1797-1856) – Les années allemandes*, Le Cri, Bruxelles, 1999. (Le second tome, intitulé *Heinrich Heine – Les années françaises*, paraîtra aux mêmes éditions Le Cri en avril/mai 2000).
- Sammons, J.L., *Heinrich Heine – A Modern Biography*, Princeton University Press, 1979.